Elfe XX-XXI

Études de la littérature française des XXe et XXIe siècles

8 | 2019

Extension du domaine de la littérature

Littérature et immunisation : l'exemple de Proust et de Sarraute

Solenne Montier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elfe/1264>

DOI : 10.4000/elfe.1264

ISSN : 2262-3450

Éditeur

Société d'étude de la littérature de langue française du XXe et du XXIe siècles

Référence électronique

Solenne Montier, « Littérature et immunisation : l'exemple de Proust et de Sarraute », *Elfe XX-XXI* [En ligne], 8 | 2019, mis en ligne le 10 septembre 2019, consulté le 01 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elfe/1264> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elfe.1264>

Ce document a été généré automatiquement le 1 octobre 2020.

La revue *Elfe XX-XXI* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

Littérature et immunisation : l'exemple de Proust et de Sarraute

Solenne Montier

- 1 Pour tenter de saisir comment la littérature peut nous permettre d'appréhender notre vulnérabilité émotionnelle, on peut interroger la figuration de l'angoisse et plus précisément l'usage de l'anticipation (qui est une de ses manifestations paradigmatiques) au sein des œuvres. Quel peut être le rôle de la mise en mots ou de la mise en images de ce qui pourrait arriver dans la gestion, la mise à distance ou l'exploitation du sentiment d'angoisse ?
- 2 Nous prendrons pour point de départ les propositions de Johannes Türk formulées dans un article publié en 2007¹, et développées dans l'ouvrage *Die Immunität der Literatur*². Il développe l'hypothèse que la figuration de l'angoisse dans les œuvres littéraires a une fonction immunisante, c'est-à-dire qu'elle développe la résistance de l'individu à des souffrances futures. Il propose trois études de cas (Freud, Proust, Kafka), en mêlant analyse littéraire et considérations biographiques. Il s'agira ici de mettre ce modèle interprétatif à l'épreuve des modes de représentation de l'angoisse que traversent les personnages dans les récits de Proust et de Sarraute. Ces œuvres interrogent les bénéfices de l'anticipation pour traverser l'angoisse en montrant les effets pragmatiques de l'imagination, mais on verra également les limites de l'immunisation, entendue comme une réaction qui altère la douleur sans la supprimer totalement.
- 3 Examiner les liens entre littérature, angoisse et immunisation peut s'effectuer dans trois directions. Une première concerne l'immunisation de l'auteur écrivant sur l'angoisse. Un deuxième volet de la réflexion consiste à envisager l'immunisation du lecteur³, qui peut s'identifier aux aventures angoissées des personnages, ou bien les considérer comme des contre modèles. Voir, à travers la lecture, comment des personnages fictionnels réagissent à l'angoisse transforme la lecture en expérience⁴ et nous invite à questionner nos choix⁵. Enfin, se pose la question de l'immunisation des personnages, c'est-à-dire de la figuration de l'angoisse au sein des œuvres littéraires, qui mettent en abyme l'angoisse du lecteur. C'est ce dernier aspect qui retiendra notre attention, à partir d'une étude comparée de cette question dans les deux œuvres.

L'enjeu, on le voit, est double puisqu'il s'agit à la fois d'analyser un outil critique et d'interroger la capacité de la représentation littéraire à nous aider dans notre expérience de la vulnérabilité. Quel est le rôle de la narration ou de l'imagination sur le devenir de l'angoisse ? Peuvent-elles être créditées d'une valeur thérapeutique ?

- 4 Le rapprochement entre Proust et Sarraute se fonde notamment sur la vulnérabilité commune au narrateur de la *Recherche* et aux locuteurs sarrautiens. Elle prend d'abord la forme d'une angoisse constitutive de la relation à l'autre : sensible dans la peur de la séparation, récurrente dans le récit proustien⁶, et dans la peur de l'exclusion et du rejet, véritable leitmotiv des tropismes sarrautiens. Cette angoisse est nettement visible dans le temps de l'interaction, dans la mesure où la vision microscopique adoptée par les deux auteurs révèle les détails des pensées et des émotions des personnages au moment où ils parlent. L'angoisse n'est pas seulement un sentiment diffus, mais elle s'exprime lorsque le locuteur, dans l'intervalle entre deux répliques, imagine ce que son interlocuteur s'apprête à dire ou à faire.
- 5 Le « je » ressent une angoisse dans l'interaction et s'efforce alors d'anticiper le discours de l'autre : la question est de savoir si cette visualisation, envisagée de manière hypothétique, renforce l'angoisse ou permet de l'atténuer. En d'autres termes, on verra que l'anticipation peut être conçue comme un *outil d'appréhension*, au double sens du terme : elle met en forme – directement ou en creux – ce que le locuteur redoute, mais peut également l'aider à se préparer au surgissement de la souffrance.
- 6 D'emblée, deux cas de figure apparaissent : l'anticipation négative élabore un scénario catastrophe, alors que l'anticipation positive projette un scénario idéal. Nous les examinerons successivement pour saisir les divergences entre Proust et Sarraute, avant de revenir à la valeur accordée dans les deux œuvres à la notion même d'immunisation.
- 7 Dans son étude, Johannes Türk prend appui sur la théorie freudienne, qui considère l'angoisse comme une préparation psychologique à une situation traumatique. C'est ce que désigne le concept de mémoire immunologique :

Un trauma originel conduit à une sémiotique naturelle qui est un mécanisme pour faire face aux situations dangereuses. La mémoire psychique conserve un répertoire de signes qui évolue avec le temps et procure des matrices herméneutiques aux situations à venir. [...] En projetant des expériences passées dans le futur, cette mémoire fournit des antigènes contre des menaces spécifiques⁷.
- 8 La construction temporelle du phénomène implique à la fois la répétition d'un trauma passé et l'attente d'un nouveau trauma. La structure même de la *Recherche du temps perdu* est convoquée à l'appui de cette thèse. L'expérience malheureuse de Swann informe en effet le trajet ultérieur du narrateur, tandis que les souvenirs douloureux resurgissent pour influencer ses affects et orienter ses choix. Selon J. Türk, se développe ainsi sur le long terme un « système immunitaire émotionnel », c'est-à-dire une aptitude à maîtriser l'expérience de la souffrance. Un autre pan de la réflexion développée dans l'article consiste à interpréter le rôle joué par les angoisses de la jalousie dans l'écriture de la *Recherche* (et notamment de *La Prisonnière*), qui ont peut-être permis à Proust écrivain d'affronter la maladie, et ont pu se substituer à l'angoisse de la mort. L'expression « prolepses analeptiques » utilisée pour rendre compte du lien entre anticipation et remémoration dans les échos entre deux épisodes narratifs peut sans doute être étendue pour désigner une mise en rapport entre passé et futur qui intervient dans le temps même de l'interaction. Le creusement de l'intervalle entre deux répliques consécutives ouvre un espace de projection de ce qui va se passer dans

le futur immédiat. Ce déploiement imaginaire se fonde sur le passé, puisqu'il prend en compte l'expérience du « je » et sa connaissance de l'interlocuteur.

Anticipations négatives

- 9 Ce premier type d'anticipation consiste à mettre en images un scénario angoissant. Le « je » proustien vit dans la hantise de découvrir que l'être aimé est trompeur et il ne cesse d'anticiper une séparation, tandis que le « je » sarrautien anticipe sous une forme obsessionnelle l'hostilité de l'interlocuteur et la rupture du lien intersubjectif. Dans les deux cas, il s'agit d'imaginer le pire : la mise en mots du scénario redouté au discours direct lui confère une force de concrétisation et de visualisation, qui fait surgir en filigrane le spectre existentiel de la solitude.
- 10 Dans la *Recherche*, le narrateur redoute l'infidélité d'Albertine et vit dans l'angoisse qu'elle lui échappe – au sens propre et au sens figuré. À plusieurs reprises, il s'attend à ce qu'Albertine affirme son indépendance et il donne corps à ce désir supposé en imaginant le discours qu'elle pourrait tenir :

Et ce soir, ayant eu peur qu'elle me quittât, j'avais feint de désirer la quitter, feinte qui ne m'était pas seulement dictée, d'ailleurs, on va le voir tout à l'heure, par les enseignements que j'avais cru recueillir de mes amours précédentes et dont j'essayais de faire profiter celui-ci. *Cette peur qu'Albertine allât peut-être me dire : « Je veux certaines heures où je sorte seule, pouvoir m'absenter vingt-quatre heures », enfin je ne sais quelle demande de liberté que je ne cherchais pas à définir, mais qui m'épouvantait, cette pensée m'avait un instant effleuré pendant la soirée Verdurin*⁸. Mais elle s'était dissipée, contredite d'ailleurs par le souvenir de tout ce qu'Albertine me disait sans cesse de son bonheur à la maison⁹.

Albertine incarne ici un noyau d'altérité irréductible, et le discours direct imaginaire qui lui est attribué figure ce que le « je » redoute le plus. Les efforts rationnels mis en œuvre par celui-ci visent à réduire l'anticipation à une frayeur fugace, peu susceptible de se réaliser. Ici, le « je » parvient à se détacher de la projection anticipatrice alors même qu'elle est associée à une émotion fortement négative (l'épouvante)¹⁰. La mise en mots arrache le « je » à la béance de l'angoisse et semble suffire à conjurer la peur ressentie, comme si le discours imaginé était finalement peu probable. En continuité avec le modèle proposé par J. Türk, la première phrase du passage cité montre que la décision de prendre de court l'éloignement possible d'Albertine est le fruit d'un apprentissage construit au fil du temps. L'angoisse semble ici résolue *temporairement* par le recours aux arguments rationnels qui précèdent et suivent l'anticipation elle-même, et qui parviennent à en neutraliser les effets nocifs.

- 11 L'anticipation est encore plus fréquente dans le corpus sarrautien : au sein des tropismes, cette construction éphémère s'attache à prévoir le discours à venir de l'interlocuteur. Le « je » se caractérise à la fois par son angoisse de ce qui va peut-être se produire (mépris, indifférence, désaccord, colère) et par sa certitude de savoir ce qui va se passer, comme si tout avait déjà eu lieu. Ce fonctionnement laisse supposer une scène traumatique originaire, dont les conséquences sont ressassées à l'infini sans qu'elle soit jamais explicitée. Les angoisses originelles sont particulièrement visibles dans les anticipations alarmantes, qui donnent corps à la peur de l'exclusion et de la séparation¹¹. L'ancrage sensoriel et corporel de la peur renforce l'intensité dramatique de ces projections prédictives. Dans *Martereau*, le narrateur remet à Martereau l'argent nécessaire pour acquérir une maison à la place de son oncle, mais omet de lui

demander un reçu. Il s'attend alors à se voir reprocher cet oubli, dans un passage qui figure au discours direct libre son discours intérieur avant la prise de parole de l'oncle. Un fort décalage s'instaure entre la lucidité du « je » et sa passivité, entre son anticipation et son incapacité à influencer le déroulement de la conversation :

Je savais tout cela. J'aurais pu décrire à l'avance, mieux qu'il n'aurait su le faire lui-même, l'opération chimique d'où ses mots : « Et le reçu ? », comme le gaz que le chimiste se prépare à recueillir dans l'éprouvette, se sont dégagés. Mais je n'ai pas fait un mouvement pour empêcher, pour arrêter l'opération, j'ai laissé faire comme toujours, docile, timoré, n'osant jamais me fier à moi-même, donner droit de cité à mes pressentiments¹².

La métaphore chimique intervient dans une mise en images qui joue le rôle d'écran à la peur et confère au « je » un statut d'observateur, subissant un nouveau débordement émotionnel. L'anticipation donne prise sur le présent mais ne permet pas une véritable appropriation dans la suite. Elle peut se concevoir comme un sas de préparation qui n'infléchit ni ne résout l'angoisse. La répétition des événements à l'identique (fondée ici sur ce que le « je » connaît du caractère de l'oncle) procède d'un sentiment de l'inéluctable et du motif de l'éternel retour. La prédiction élaborée à partir de l'expérience passée s'avère juste mais ne donne pas pour autant au « je » la possibilité de modifier le scénario, selon un postulat d'invariabilité. Le trauma apparaît comme un trou, même si le recours à la métaphore donne une forme à l'angoisse et la fait échapper à la pure sensation ou à l'indicible.

- 12 Dans ces deux exemples, la mise en mots de l'angoisse est un geste qui la met à distance. L'anticipation dans l'œuvre de Proust est une forme de temporisation, mais elle offre un sursis limité, parce que le réel dépasse les pires attentes du « je ». L'anticipation n'a donc pas une valeur de prédiction. Sarraute, quant à elle, montre une visualisation et une mise en images qui donne prise sur ce qui se passe mais ne permet pas de contrer la violence de l'autre, et n'atténue pas la force du choc émotionnel quand l'interaction révèle une faille entre les locuteurs.

Anticipations positives

- 13 Dans ce cas de figure, les « je » imaginent un scénario dans lequel la source de l'angoisse disparaît. Le narrateur proustien imagine que l'opacité d'Albertine reflue et qu'il parvient à en savoir plus sur son véritable désir. Le locuteur sarrautien imagine que l'interlocuteur hostile ou duplice se rétracte, et que la menace qu'il perçoit dans la conversation en cours se résorbe.
- 14 Voici l'une des conversations lors desquelles le « je » s'efforce de confronter Albertine à ses mensonges, en imaginant qu'il parvient à feindre l'indifférence et ainsi à faciliter « l'aveu » :

« Du reste, lui dis-je avec colère, il y a bien d'autres choses que vous me cachez, même dans les plus insignifiantes, comme par exemple votre voyage de trois jours à Balbec, je le dis en passant. » J'avais ajouté ces mots : « je le dis en passant » comme complément de : « même les choses les plus insignifiantes », de façon que si Albertine me disait : « Qu'est-ce qu'il y a eu d'incorrect dans ma randonnée à Balbec ? » je pusse lui répondre : « Mais je ne me rappelle même plus. Ce qu'on me dit se brouille dans ma tête, j'y attache si peu d'importance¹³ ! »

Ici, la projection est motivée par l'angoisse mais elle participe à l'élaboration d'un scénario qui redonne une forme de maîtrise au « je », grâce la mise en place d'une

stratégie discursive. Le narrateur visualise la réaction possible d'Albertine pour façonner et optimiser son discours. L'anticipation devient alors un espace d'élaboration de sa propre parole. Le dialogue imaginaire correspond à l'orchestration interne des répliques du « je », selon un mécanisme offensif. C'est en analysant la « technique » de l'adversaire que le « je » s'efforce de prendre les devants.

- 15 Dans les faits, l'anticipation échoue et la réalité dépasse les peurs, puisque Albertine finit par avouer que le voyage n'a jamais eu lieu, alors que le narrateur soupçonnait qu'elle ne l'avait pas effectué seule. L'enjeu n'est pas la réalisation de ce qui a été projeté mais l'usage de l'anticipation anxieuse comme échafaudage tactique, qui prépare et résout en amont les obstacles possibles. Le comportement du « je », à la fois émotionnel (« avec colère ») et réfléchi, comporte bien sûr une part de manipulation, son apparente spontanéité dissimulant une construction stratégique sous-jacente. L'insouciance feinte de la réplique donne à lire en creux et par antiphrase l'angoisse du « je », mais permet surtout de figurer, du moins sur le plan imaginaire, une conduite active, qui ne se laisse pas prendre aux rets de la peur et de l'inertie.
- 16 Dans l'œuvre de Sarraute, le discours de l'interlocuteur est tout aussi imprévisible, malgré la récurrence des anticipations. Les anticipations optimistes interviennent non pas pour devancer un choc à venir, mais pour compenser la faille expérimentée dans l'interaction, source d'angoisse. C'est notamment le cas lorsque le « je » se sent offensé et espère que l'interlocuteur va s'excuser ou reconnaître ses torts, par exemple dans *Les Fruits d'or*, lorsqu'une locutrice prend en défaut l'homme qui vient de parler et signale qu'il a déformé la vérité :

« Je crois bien, elle agite son doigt, je crois bien me souvenir que vous n'avez pas été très tendre... elle s'abandonne, délivrée... pour Bréhier, juste à ce moment-là... quand il a publié ses nouvelles... »

Il tourne vers elle ses yeux globuleux, légèrement exorbités, il va sourire, il va hocher la tête comme font les grandes personnes quand les enfants terribles, ah, ces petits diables incorrigibles, se livrent à une de leurs facéties... il va la regarder, secouer la tête en riant : Mais vous êtes terrible, on ne peut pas vous tromper. Il n'y a pas moyen avec vous de se vanter, de mentir un peu... il n'y a rien à faire, il faut avouer : c'est vrai, tout au début, je me souviens que j'ai fait un papier très vite, j'avais à peine eu le temps de parcourir... j'ai dit en effet... Elle n'en demande pas plus, il n'en faut pas plus pour que la menace soit écartée, pour que tous respirent librement. Paix. Justice. Harmonie. Innocence des premiers âges. Allégresse. Amenée au grand jour, rétablie dans tous ses droits, installée à sa place, intrônée, sacrée, la Vérité va resplendir, ses rayons vont caresser un monde purifié...

Il l'effleure un instant de son regard vide et détourne les yeux¹⁴...

- 17 L'espoir du scénario idéal est violemment démenti dans la réalité, et laisse place à l'indifférence de l'interlocuteur qui ne prend pas la peine de répondre. L'angoisse ressentie donne lieu à un fantasme de réparation, qui anticipe l'apaisement, restaure la relation et peut ainsi se lire comme un antidote au sentiment d'injustice, suppléant à l'absence de l'aveu attendu. La projection joue le rôle de rempart au choc émotionnel créé par la dispute mais accroît dans le même temps la brutalité de la déception face au réel. En rendant possible une élaboration symbolique de l'affect, l'anticipation permet d'échapper au vide du trauma, mais ne procure qu'un apaisement fictif et précaire, dont la durée restreinte le distingue d'un antigène. Si elle atténue ponctuellement la cruauté de l'interaction, elle la souligne aussi par contraste. Il importe de relever ici la tonalité utopique de la projection fantasmatique, qui n'exprime pas seulement un fantasme de réparation mais un désir de revenir à une situation originale pré-

traumatique (une « innocence » enfantine). En témoigne l'extrapolation de la blessure personnelle en offense à la communauté et à ses principes structurants, notamment dans le souhait que « tous respirent librement ». L'anxiété du « je » se lit à rebours, dans son obsession d'un ordre juste qui révèle son incapacité à supporter la mise en péril de la transparence, érigée en impératif moral et social.

- 18 Dans ce type d'exemples, l'effet pragmatique de l'anticipation semble résider dans le soulagement qu'elle procure au « je », dans la mesure où elle fait contrepoids aux affects négatifs déclenchés par la blessure. Mais l'apaisement endogène de l'angoisse n'est jamais représenté et repose sur l'initiative de l'interlocuteur.
- 19 Confronté à l'angoisse, le narrateur proustien met en place une tactique pour la contrer, sans parvenir à maîtriser le déroulement de l'interaction. L'anticipation sarrautienne offre quant à elle une compensation temporaire mais renforce en définitive la déception et la brutalité du retour au réel, ce qui, en retour, contribue peut-être à légitimer l'angoisse. Dès lors, le « je » est-il condamné à souffrir ou existe-t-il un versant positif de l'angoisse, même si elle n'achève pas le processus d'immunisation ? Est-il d'ailleurs certain que l'immunisation soit nécessairement bénéfique ?

La valeur de l'immunisation en question

- 20 Revenons à la scène inaugurale du *Côté de chez Swann*, qui peut être considérée comme une matrice de la *Recherche* et inaugure les liens tissés entre angoisse et immunisation. Il est évident dans ce chapitre que la mère et la grand-mère s'efforcent d'immuniser le « je », en restreignant volontairement la présence de sa mère à ses côtés au moment du coucher : « elles m'aimaient assez pour ne pas consentir à m'épargner de la souffrance, elles voulaient m'apprendre à la dominer afin de diminuer ma sensibilité nerveuse et fortifier ma volonté¹⁵ ». La limitation des manifestations de la tendresse maternelle a pour but d'habituer le « je » à être seul et à supporter la séparation. Malgré tout, le « je » perçoit le baiser maternel comme un soutien nécessaire. Privé de ce « viatique¹⁶ », il est plongé dans une situation traumatisante et se trouve contraint de faire face à l'angoisse. Sa première stratégie consiste à faire transmettre un message à sa mère pour l'inciter à venir le voir. En attendant la réponse, le « je » visualise la scène qu'il désire et imagine que sa mère viendra finalement le rejoindre. Mais la douleur resurgit quand cette ruse échoue. Dans un deuxième temps, alors que l'angoisse est à son paroxysme, le « je » trouve le remède à sa souffrance en décidant d'obtenir à tout prix le baiser attendu :

Tout à coup mon anxiété tomba, une félicité m'envahit comme quand un médicament puissant commence à agir et nous enlève une douleur : je venais de prendre la résolution de ne plus essayer de m'endormir sans avoir revu maman, de l'embrasser coûte que coûte, bien que ce fût avec la certitude d'être ensuite fâché pour longtemps avec elle, quand elle remonterait se coucher. Le calme qui résultait de mes angoisses finies me mettait dans une allégresse extraordinaire, non moins que l'attente, la soif et la peur du danger¹⁷.

Le « je » choisit donc la drogue plutôt que le vaccin, en préférant à l'apprentissage progressif de la douleur une satisfaction immédiate au prix d'une souffrance future. Dans un dernier retournement, le père intervient pour autoriser la mère à le rejoindre. Paradoxalement, l'octroi de cette « grâce¹⁸ » inespérée suscite la culpabilité du « je », qui pense avec amertume que la mère a renoncé à appliquer ses principes. La

souffrance ne laisse place à l'apaisement que lorsque la mère lit à l'enfant *François le Champi*, de Georges Sand, roman qui offre un substitut symbolique au désir de posséder la mère¹⁹. Le « je » parvient à savourer le présent pendant cette lecture, en repoussant la souffrance au lendemain, lorsque sa mère ne sera pas à ses côtés.

- 21 À tous égards, l'immunisation échoue dans cette longue scène. Non seulement la mère reste dormir avec l'enfant, mais cette satisfaction du désir potentiellement néfaste à long terme est encore accentuée dans l'œuvre littéraire, qui représente non pas l'accoutumance à l'absence mais la réalisation d'un amour impossible. Cette scène de l'enfance forge un idéal impossible à reproduire et détermine la dépendance future du « je » à l'être aimé, qui se reproduira dans ses relations amoureuses. À l'inverse, l'expérience douloureuse de Swann joue le rôle d'un repoussoir, qui avertit le « je » des dommages de la jalousie mais ne l'empêchera pas de les expérimenter à son tour dans la relation à Albertine. Ni la scène inaugurale ni l'histoire de Swann n'offrent au « je » une inoculation définitive : l'amour et la souffrance restent indissociables tout au long du parcours du « je ». La *Recherche* met plutôt en scène un processus d'immunisation inachevé, qui passe par l'imaginaire, c'est-à-dire par la mise en mots de résolutions ponctuelles de l'angoisse, dans les anticipations. Ce procédé mental et discursif ne remplace pas les « vertus antalgiques de la personne aimée²⁰ » mais permet une élaboration réflexive de la douleur. Le système immunitaire du « je » proustien ne peut le protéger de la souffrance amoureuse mais apparaît actif en ce qu'il développe des réponses locales pour y faire face. Le « je » ne cesse de lutter pour re-présenter ses propres affects et, au fil du temps, s'accoutume sans doute moins aux émotions douloureuses elles-mêmes qu'il développe un répertoire imaginaire de réflexes stratégiques pour s'y préparer et s'en défendre.
- 22 Sarraute semble franchir un pas supplémentaire dans la relativisation de la valeur de l'immunisation. La fonction préparatoire ou compensatoire des anticipations, comme on l'a vu, ne résout pas la souffrance du locuteur sarrautien et ne semble pas construire de compétence au fil du temps. Plus encore, l'immunisation apparaît à plusieurs reprises comme une tentation dangereuse, lorsqu'elle équivaut à une insensibilisation ou à une aseptisation néfaste. Les tropismes développés dans les œuvres de Sarraute peuvent être définis comme une mise en contact avec ce qui crée un malaise. Un mot ou une intonation particulière sont ainsi souvent perçus par les « je » comme une forme d'invasion de l'autre en soi, qui suscite dégoût ou répulsion mais s'avère riche de sens(ations). Un paradigme de la contamination, plutôt que de l'immunisation, semble donc prévaloir, puisque c'est cette traversée angoissante et ce sentiment de péril expérimentés dans l'interaction douloureuse qui fournissent la matière de la création. En témoigne l'exemple de l'écrivain d'*Entre la vie et la mort*, qui nourrit son travail littéraire des mots décrits comme des germes ou des microbes, susceptibles de déclencher les tropismes :

Les voici, les lentes reptations, les mous déroulements, les flageolements, des particules minuscules s'agitent, tournent, s'assemblent, des formes compliquées apparaissent et se défont... la voici, la vieille fascination... dans des gouttelettes de gélatine grise des mondes en miniature gravitent... il s'abandonne à tous les attouchements, aux contacts gluants, toute répulsion disparaît, tout instinct de conservation... qu'il sente ramper sur son corps pour mieux en suivre tous les méandres leurs processions de fourmis, que les bactéries circulent en lui détruisant les globules de son sang, il veut sentir encore... plus loin... jusqu'au bout... il se colle à eux, il les réchauffe²¹...

- 23 Le « je » est certes rendu vulnérable par cette porosité, mais celle-ci constitue à la fois une fragilité et un potentiel créateur. La contamination est nécessairement intermittente parce qu'elle peut mener à l'aliénation ou à la maladie, mais elle est vécue comme un risque qu'il faut encourir pour écrire, comme une mise en danger à la fois inconfortable et excitante. Conçue ainsi, la douleur peut être acceptée au présent comme une expérience sinon salubre, du moins salutaire. L'expérience de la douleur est donc ambivalente, en ce qu'elle oscille entre fascination et répulsion, mais elle ne produit pas d'anticorps. Le profit ne réside pas alors dans l'atténuation progressive du mal-être mais dans le fait de l'éprouver pleinement. À la suite d'Alan Clayton peut être émise l'hypothèse d'une jouissance de l'angoisse, principe fructueux de la création parce qu'elle témoigne de la vitalité du locuteur sarrautien et de son goût pour le vertige²². Les fragments utopiques ou dystopiques imaginés dans les anticipations s'opposent à la menace mortifère de l'indifférence, bien plus fatale que l'angoisse ou la souffrance.
- 24 La force de la pulsion mortifère du désir incestueux dans la *Recherche*, et la mise en danger du locuteur sarrautien par l'acceptation d'une contamination féconde mais potentiellement mortelle tendent donc à exprimer un scepticisme ou une réticence envers une immunisation qui neutraliserait complètement l'angoisse. La créativité littéraire intervient dans les deux œuvres pour reconfigurer, voire sublimer, la détresse initiale et la transformer en anticipation sans la résorber définitivement. La sublimation mise en scène par Proust peut s'entendre au sens psychanalytique puisqu'elle opère la transformation du traumatisme par l'imaginaire. Dans le cas de Sarraute, la sublimation est avant tout un processus chimique, qui convertit la matière brute de l'affect douloureux en image, asphyxiante ou libératrice pour le « je » locuteur.

Conclusion

- 25 Si l'anticipation telle qu'elle est mise en scène par Proust et par Sarraute ne permet pas directement de maîtriser la douleur ni d'en prévenir l'apparition, elle redonne un rôle actif au sujet en lui permettant d'explorer les issues possibles. Ce dispositif créatif donne à voir l'immunisation comme un processus inachevé ou un sas temporaire, capable de différer la souffrance ressentie ou de proposer un soulagement éphémère. L'expérience de l'angoisse a dès lors un intérêt majeur, en acquérant une valeur pragmatique (Proust) ou une valeur poétique (Sarraute) pour le « je » qui accepte de la traverser sans la renier. Elle est en effet intimement liée à l'action dans la *Recherche* en ce qu'elle permet au narrateur une élaboration stratégique, et constitue un point d'entrée dans la création littéraire pour les locuteurs sarrautiens, même si elle ne leur sert à rien dans le temps de l'interaction.
- 26 Loin de s'inscrire dans une vision hygiéniste de l'angoisse, Proust et Sarraute en rappellent le potentiel créateur ou existentiel et nous renvoient à notre propre expérience de la vulnérabilité en considérant que l'immunisation, si elle est entendue comme une élimination de la souffrance, n'est pas nécessairement souhaitable. Les deux œuvres mettent en évidence le pouvoir des mots et de la création littéraire dans l'individuation qui remet en jeu notre dépendance à l'autre. Ce faisant, elles convient le lecteur à une « expérience incarnée de la fiction²³ », qui engage son rapport corporel de la souffrance en l'invitant à éprouver ou réprouver les stratégies mises en œuvre par

les personnages²⁴. Le narrateur proustien et les locuteurs sarrautians peuvent être considérés comme des contre modèles à cause de leur désir de possession ou de leurs obsessions qui alimentent en grande partie leur souffrance, mais ils rendent néanmoins possible l'identification du lecteur, dans leur usage des médiations imaginaires pour ressaisir l'angoisse et, qui sait, tenter d'en tirer parti en l'envisageant comme un risque à encourir, potentiellement fructueux.

NOTES

1. Johannes Türk, « Rituals of dying, burrows of anxiety in Freud, Proust, and Kafka. Prolegomena to a critical immunology », *The Germanic review*, vol. 82, n° 2, 2007, p. 141-156.
2. J. Türk, *Die Immunität der Literatur*, Frankfurt, S. Fisher, 2011.
3. C'est cette perspective que Proust lui-même explore dans son texte *Sur la lecture*, en évoquant le potentiel curatif des livres, qui, en cas de dépression, peuvent jouer pour leur lecteur « un rôle analogue à celui des psychothérapeutes auprès de certains neurasthéniques » (*Sur la lecture* [1905], Arles, Actes Sud, 1988, p. 34).
4. Pour une réflexion théorique sur les effets de la lecture, voir *L'Expérience de lecture*, dir. Vincent Jouve, Paris, L'Improviste, 2005.
5. C'est ce qu'a notamment montré Marielle Macé : « La lecture conduit le lecteur à prendre les livres comme des modèles, mais aussi comme des obstacles à son propre devenir, dans une dynamique permanente d'adhésion et de refus » (*Manières de lire, façons d'être*, Paris, Gallimard, 2011, p. 245).
6. On sait que le drame initial du coucher évoqué dans le premier volume de la *Recherche*, qui engage le rapport du narrateur à la mère, est rejoué dans les relations amoureuses ultérieures.
7. J. Türk, « Rituals of dying, burrows of anxiety in Freud, Proust, and Kafka », art. cit., traduit par Brice Tabelaing pour le site du mouvement « Transitions », section « Hospitalités », n° 13 [URL : <http://www.mouvement-transitions.fr/index.php/hospitalites/republications-traductions-inédits/n-13-j-turk-prolegomenes-a-une-immunologie-critique>].
8. Nous indiquons désormais en italiques les segments qui correspondent à l'anticipation par le « je » d'une réplique possible de l'interlocuteur.
9. Marcel Proust, *La Prisonnière*, dans *À la Recherche du temps perdu*, t. III, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1988, p. 848.
10. Or, ce retournement de situation ne va pas de soi : si l'on en croit le psychiatre Jean Sutter, l'anticipation négative est associée à une attitude de repli, de passivité, et s'enracine dans un manque de confiance en l'avenir (*L'Anticipation* [1983], Paris, PUF, 1990). La capacité du « je » proustien, dans cette occurrence, à surmonter le blocage initial tient peut-être à la brièveté du segment imaginé, qui tient de la fulgurance et non du ressassement.
11. Le lien entre angoisse et séparation est central dans la théorie psychanalytique, sans faire l'objet d'un consensus. Sur le traitement différencié de ce rapport dans les pensées de Freud et de Lacan, voir *La Cause freudienne, Le bon usage de l'angoisse*, vol. 59, n° 1, 2005.
12. Nathalie Sarraute, *Martereau*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1996, p. 270.
13. Marcel Proust, *La Prisonnière*, op. cit., p. 836.
14. Nathalie Sarraute, *Les Fruits d'or*, dans *Œuvres complètes*, op. cit., p. 574-575.

15. Marcel Proust, *Du Côté de chez Swann*, dans *À la Recherche du temps perdu*, t. I, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, p. 37.
16. *Ibid.*, p. 27.
17. *Ibid.*, p. 32.
18. *Ibid.*, p. 37.
19. Voir notamment Karine Brutin, *L'Alchimie thérapeutique de la lecture* (Paris, L'Harmattan, 2000), Hiroshi Iwasaki, « Le Côté de Madeleine. François le Champi dans *À la Recherche du temps perdu* » (*Littérature*, n° 37, 1980, p. 86-99), ou encore Ghislaine Florival, « Le désir et l'autre chez Proust » (*Revue philosophique de Louvain*, n° 97, 1970, p. 31-54).
20. Nicolas Grimaldi, *Les Horreurs de l'amour*, Paris, PUF, 2008, p. 182.
21. Nathalie Sarraute, *Entre la vie et la mort*, dans *Œuvres complètes*, op. cit., p. 727.
22. Alan J. Clayton, *Nathalie Sarraute ou le tremblement de l'écriture*, Paris, Lettres modernes, 1989.
23. Pierre-Louis Patoine, *Corps/texte. Pour une théorie de la lecture empathique*, Lyon, ENS Éditions, 2015, p. 26.
24. « La pulsion d'inférences suscitées par l'identification est l'occasion d'une mise en situation expérimentale de soi, où l'on peut inventer un comportement (moi, j'aurais plutôt...) et affirmer une singularité, dans une argumentation de soi à soi qui passe par la traversée active de la fiction » (M. Macé, *Manières de lire, façons d'être*, op. cit., p. 225).

RÉSUMÉS

Cet article interroge les bénéfices et les limites de l'anticipation pour nous préparer à l'expérience de la douleur émotionnelle, à partir des réflexions de J. Türk sur la fonction immunisante de l'angoisse. Les récits de Proust et de Sarraute montrent dans quelle mesure la visualisation de scénarios possibles peut être utile pour tirer parti des obsessions angoissantes. Ils explorent ainsi la valeur pragmatique ou poétique de l'anticipation pour appréhender nos vulnérabilités.

This article questions the benefits and limits of anticipation to help us prepare to emotional pain, using J. Türk's proposals on the immunological function of anxiety. Proust and Sarraute's novels show how visualising possible scenarios can be useful to take advantage of never-ending obsessive fears. They thus explore the pragmatic or poetic fertility of anxiety, that we can use to comprehend our own vulnerabilities.

INDEX

Mots-clés : angoisse, anticipation, souffrance

Keywords : anxiety, anticipation, pain

AUTEURS

SOLENNE MONTIER

Solenne Montier, agrégée de lettres modernes et ancienne élève de l'ENS de Lyon, a soutenu une thèse intitulée *Les interstices de la conversation dans les romans de Marcel Proust et Nathalie Sarraute*. Elle a co-organisé en 2018 la Journée de la SELF XX-XXI destinée aux jeunes chercheurs, « Ombres et transparences », en lien avec ses recherches actuelles sur les imaginaires romanesques et poétiques de la transparence.